

Portrait de l'écrivaine en vieil arbre

Andrée A. Michaud

Number 155, Fall 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72381ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Michaud, A. A. (2014). Portrait de l'écrivaine en vieil arbre. *Lettres québécoises*, (155), 5-5.

Portrait de l'écrivaine en vieil arbre

Quand j'essaie de me souvenir, je me dis que je dois être née avec les arbres, longtemps avant de naître au milieu de novembre, que je dois être née à la fin d'un jour jaune où l'odeur des pommiers embaumait le temps arrêté. La première fois que je suis morte se situe plus précisément en mai, en même temps que mon père. C'est là que tout a dû recommencer.



ANDRÉE A. MICHAUD

S'il me faut dessiner mon portrait, je dois donc y mettre des arbres, une odeur de foin mûr et de pommes chaudes, quelques cloches sonnantes et les verres se répercutant sur un chemin de terre, jusqu'à ce point aveugle où les échos se perdent, où la pluie vient laver l'angoisse, et la foudre enfin apaiser les accords fous de la tourmente.

C'est sur ce chemin de terre sèche que j'ai commencé à écrire. Les coyotes aboyaient par-delà la colline, le soleil se levait derrière l'autre colline que nous nommons le cap, le soleil se couchait au bout des champs, au bout si loin des champs, pareil à une éternité vers laquelle j'aurais voulu m'envoler. L'été si bref se mêlait à l'automne et je chantais la liberté avec des crapauds venus d'une autre saison, de la boue pleine les bottes devant la forêt s'embrasant, le chien Miro à mes côtés, parfois, le chien Miro que les matins rendaient heureux dans la lumière découvrant la montagne. Oui, colline, cap et montagne formant un triangle imparfait, forêts et champs, ruisseaux, un chien parfois me souriant.

Tant de beauté demandait quelques cris, qui allaient tôt ou tard se répercuter sur une surface brute : bois, pierre, toile. La blancheur du papier l'a emporté, que j'ai enveloppée des éclaboussures de la beauté.

Mais j'oublie l'odeur des perdrix et des feuilles mortes, j'oublie la voix de ma mère chantant *La poulette grise* pendant que les moineaux picorent les morceaux de pain blanc jetés sur la galerie. J'oublie que je suis née dans les bras chauds de cette voix rassurante et qu'il y a toujours des oiseaux dans mon sillage, des hiboux et des buses se nommant Crappy Owl ou Irving.

Reprenons au début, à l'un de mes multiples commencements, puisque quiconque naît une seule fois meurt forcément trop jeune.

Reprenons là où près des arbres il y a de l'eau, un lac où j'allais passer les étés de mon enfance, nager jusqu'aux frissons et jusqu'aux lèvres bleues, avant la première mort, avant que l'enfant voie la nuit et qu'elle déverse l'eau du lac dans une mer agitée. Ce sont là les premiers écrits, où la furie des vagues balaie les arbres, où des corps échouent sur des rivages inventés, Sath, Noth, Euth, car entre les arbres et la mer, il y aura eu l'envoûtement des mots colorés d'images, *Le caneton téméraire* et *Les trois petits cochons* déboulant pêle-mêle de l'armoire à livres avec *Le géant égoïste*. Il y aura eu les années de collège, Réjean

Ducharme et Marie-Claire Blais, la découverte inespérée de Monsieur Songe suivant de près Lol V. Stein et Molloy, un plein rayon de livres blancs liserés de bleu ciel ouvrant de nouveaux horizons aux cris.

Il y aura eu ce jour où j'ai décidé de m'appeler Charlie et de tomber amoureuse à Venise, « Charlie amène-moi en bateau j'ai le mal du pays », où j'ai décidé de m'appeler Harry pour pouvoir siroter mon Jack Daniel's devant l'enseigne de Dan's Pizza, où j'ai décidé de m'appeler Marnie et de nommer mes oiseaux Crappy Owl.

Si je devais me définir, il me faudrait poser aux côtés de Charlie, la tête appuyée sur l'épaule de Bob Richard ou dérivant sur Mirror Lake avec un homme me demandant si je suis Bob Winslow ou Bob Moreau. Il me faudrait reproduire un portrait de groupe au bord d'un lac, par une journée menacée par l'orage et le hurlement des coyotes. Tous mes personnages seraient là, y compris le chien Jeff, assis sagement près de Miro et de Whisky, l'autre chien de ma vie. À l'arrière-plan, on verrait Butor et Virginia Woolf au milieu de mon panthéon, et mon amie Marie-Josée regardant avec moi la mer de Sath. On verrait l'homme avec qui je suis la

piste des lynx et des chevreuils m'entraînant sur les chemins de Walden et de Thoreau. Puis on apercevrait Jacques et Yvette, Guy, Réjean, Denise, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, mon amie Louise prenant un verre avec Duras, dont l'image s'effacerait lentement pour faire place à William Irish, à la noirceur d'une certaine Amérique recrée par Faulkner et McCarthy. Sur tous ces gens défileraient des images, le train de Turner traversant la toile pour rencontrer celui des frères Lumière, Gloria Swanson donnant la réplique à William Holden, Boris Vian astiquant sa trompette derrière le fantôme de Charlie Parker, pendant que les forêts du Viêt Nam s'enflammeraient sur la voix de Jim Morrison.

Un portrait de famille que je pourrais intituler « Les miens et moi », pour l'accrocher au mur près d'autres photos de famille, papa et maman à New York, 1959, mon frère Tom caressant Whisky, sept ans, mes sœurs alignées sur le sofa du salon, moi assise sur les genoux de mon père, souliers vernis sur velours vert.

Il me faudrait alors retourner sous les arbres et y graver mes noms, Marie, Mary, Marnie : Andrée. Il me faudrait écrire « papa est mort » et reprendre au début, parler de l'enfant courant pieds nus dans la neige, dire qu'écrire vient des lèvres bleues, du désir de vivre au-delà de l'épuisement. Rappeler que tout s'est installé avant la mort, que tout s'est poursuivi après la chute et son vertige à l'infini.

Il me faudrait ajouter qu'à cinquante-six ans, je suis revenue m'installer sous les arbres, non loin de la maison où j'ai grandi, parce qu'on ne peut naître entourée par les épinettes et mourir aveuglée par les néons, parce que l'envie de retrouver l'enfance et ses éblouissements est l'une des piteuses illusions de l'âge. Et pourtant la jeune fille qui s'est mise à écrire pour rattraper le vent n'a jamais quitté le village. Je l'aperçois dans le sous-bois quand fleurissent les quatre-temps. Je suis elle quand l'odeur des petites fraises vient me chercher au creux du ventre et me donne envie de pleurer tellement ça sent le bonheur simple. Je suis elle quand je marche dans la Languette et que j'entends gronder les ours. Je suis elle sous ma peau de vieil arbre rugueux et je continue à écrire dans la lumière de la pluie verte, je continue à grimper aux pommiers pour ramener l'odeur des vergers dans mes histoires, le goût de la terre qui dégèle et de la sève qui colle aux doigts. Et il en sera ainsi jusqu'à la dernière mort, avant qu'on m'enterre au pied d'un érable dont on pourra faire un roman à simplement le regarder.